

Colette Hoornaert

# Julie

Roman



# 1

*Julie, c'est moi*

Trois mots, juste trois mots, simples, habituels, entendus chaque soir pendant des années au retour d'une journée de labeur, qu'ont-ils donc de si extraordinaires !

L'après-midi touche à sa fin. Comme toujours la porte de la maison de Julie n'est pas fermée à clef. Dans ce village, où chaque famille se connaît depuis des générations, la confiance règne. Avant d'aller se coucher, les verrous sont tirés par crainte d'un rôdeur mais, en plein jour, chacun pense qu'il n'y a pas le moindre risque. Sans s'épier, d'une manière très naturelle, tous se regardent vivre.

Les événements marquants du jour sont contés le soir, sur le banc devant la porte tout en buvant le bol de soupe, quand la saison le permet. En hiver les récits se font à la veillée près du feu ou entre hommes, avant la partie de belote, chez la Georgette, le seul estaminet du village.

Les rapports entre les habitants sont amicaux voire familiers ou alors totalement inexistantes. Personne n'a vraiment eu le choix de ses voisins et encore bien moins de sa famille et ici comme ailleurs il se trouve des caractères peu faciles, connus de tous et un peu laissés de côté. Tous essaient cependant de s'entendre au mieux car chacun pense qu'un jour ou l'autre, il peut avoir besoin. La vie au village n'est certes pas toujours idéale mais est-elle plus ou moins parfaite ailleurs ? Une chose est certaine et les exemples ne manquent pas pour le prouver, une réelle solidarité existe, maintenue bien souvent par intérêt, mais les habitants ne se sentent pas tout à fait seuls ce qui est, pour beaucoup d'entre eux, très sécurisant.

Quelques personnages font partie intégrante du village comme appartenant un peu à tous. En premier, il y a Mademoiselle Angèle, l'institutrice, une enfant du pays qui dirige l'école et apprend à lire maintenant aux petits de ses anciens élèves. Elle est aimée et respectée de tous. A part les anciens qui n'ont pas usé devant elle leurs fonds de culotte sur les bancs de sa classe, presque tous les autres l'ont appelée un jour, maîtresse. Restée célibataire, elle les a suivis, depuis la petite enfance jusqu'à l'âge adulte et, si pendant près d'un demi-siècle elle est restée en permanence disponible, pas un seul aujourd'hui n'ose lui refuser un service.

Aucun parmi eux ne se serait permis de la déranger pendant ses cours, mais à l'heure de la récréation ou en fin de soirée, difficile de compter le nombre de fois où elle fut sollicitée ! Bien sûr, elle connaît les capacités de ses élèves et devient un peu conseillère auprès de chaque famille sur l'avenir de leurs enfants, le choix d'une école supérieure ou parfois même d'un métier. Il lui arrive assez souvent d'aider à remplir un formulaire ou de se déplacer pour aller faire les démarches dans les bureaux administratifs de la sous-préfecture. Enfin elle n'hésite pas à participer à l'organisation des fêtes de l'école, de la musique ou de l'association sportive.

Sans l'avoir cherché ou le vouloir, au fil des années, elle est devenue pratiquement indispensable et irremplaçable. Très attachée à ses petits, elle ne peut rester indifférente aux joies et aux chagrins de tous.

Marinette vient ensuite, aujourd'hui remplacée par une jeune sage-femme en raison de son grand âge. Elle a sa chaise dans presque chaque maison où elle prend plaisir à faire régulièrement la causette. Que de mères furent assistées et combien de beaux enfants elle a vu naître !

Ne peuvent être oubliées Louise, puis Denise et Berthe toutes deux d'un hameau voisin, trois fines cuisinières retenues un an à l'avance pour les repas de fêtes. Pour les noces il n'est pas rare de repousser de trois ou six mois la date initialement prévue. *C'est que, voyez-vous Monsieur le curé, Louise n'est pas libre avant avril prochain et je n'en veux pas d'autre. Pour les mokas, c'est bien elle la meilleure.*

Enfin il y a Léon, un gentil garçon d'une trentaine d'années qui vit seul avec Maria, sa mère. Pas très malin, mais habile et courageux, il est toujours prêt à rendre service et donner un petit coup de main.

Et, pour clore en partie la présentation des personnages, il reste Madeleine, spécialiste des veillées funèbres et de la dernière toilette avant le grand départ, soutien secourable pour toute famille dans la peine.

Julie s'affaire dans la cuisine. Elle regarnit son poêle d'une bûche de bois pour maintenir le feu. La soupe sera bientôt prête à être servie. Elle mijote depuis assez longtemps mais Julie l'aime bien cuite et apprécie les légumes qui fondent dans la bouche. Elle y trempera un reste de pain pour l'épaissir un peu car il lui a fait peine d'aller chercher une pomme de terre de plus au fond de sa cave. L'escalier est mauvais, tout étroit et très raide. Elle en a une grande habitude, mais le souvenir d'une chute malencontreuse ne s'est pas effacé. Aussi évite-t-elle de le descendre si ce n'est pas vraiment nécessaire. L'automne est proche et la soirée s'annonce bien fraîche. Julie ne serait pas étonnée de découvrir, ces jours prochains, les premières gelées.

La porte d'entrée vient de se refermer. Elle n'attend personne. Qui peut bien venir à cette heure ? Elle s'avance pour aller au-devant de cette visite soudaine et imprévue. Quelques pas et déjà se profile dans l'encadrement de la porte la silhouette d'un vieillard. Elle entend cette fois : *Julie, c'est moi.*

Elle s'arrête, cherche du regard un siège pour s'asseoir. Elle se sent défaillir. Hébétée, figée sur place, elle regarde ce vieil homme au teint mat, à la barbe blanche. Quelques cheveux épars sont blancs aussi. Julie ne l'a jamais vu, ne le reconnaît pas, seuls le timbre de la voix et ces trois mots ne lui sont pas inconnus.

L'homme n'a pas bougé. Il attend et répète de nouveau : *Julie, c'est moi, Henri.*

Julie s'est assise et regarde ce visiteur inattendu. Elle essaie de retrouver dans ce visage ridé les traits de l'homme qu'elle a aimé et qui, quarante ans plus tôt, s'en est allé.

Hochant un peu la tête d'un air abasourdi, Julie veut parler mais pas un son ne sort de sa bouche. Va-t-elle réussir à surmonter cette torpueur qui l'assaille ?

Comment ose-t-il arriver comme cela, sans prévenir, exactement comme s'il était parti le matin même ? Elle se sent soudain très fatiguée et son cœur de nouveau s'emballer comme le mois dernier

après avoir rentré toute seule la provision de bois pour l'hiver, livrée comme tous les ans par Pierre Martin. Elle presse ses mains jointes sur sa poitrine comme pour le calmer et l'obliger à reprendre son rythme régulier.

Julie ne quitte pas des yeux cet homme qui lui fait un peu peur. Celui-ci n'ose pas avancer davantage. Il attend et la regarde attentivement car lui non plus ne retrouve pas l'image qu'il a gardée en souvenir. Julie hésite, l'homme a perdu dans son regard cette petite lueur qui autrefois scintillait au fond de ses yeux clairs et le rendait si malicieux. Ce qu'elle aimait tant a disparu car l'homme qui se tient devant elle paraît las et triste. Brusquement sa vue se brouille. D'une main elle a saisi le bras du fauteuil tout proche et s'y accroche désespérément. Elle résiste et ne veut surtout pas défaillir. Le temps s'écoule, une minute, deux ou trois peut-être, Julie n'en est pas consciente. Elle reste là muette, immobile. Ce n'est pas possible, se dit-elle, ce n'est qu'un rêve, un mauvais rêve.

Incapable de soutenir plus longtemps le regard de Julie, le vieil homme semble troublé, gêné et baisse la tête.

Les forces de Julie lui reviennent peu à peu. L'image floue se dissipe lentement et elle redécouvre la silhouette un peu tassée de ce vieillard immobile sur le seuil de pierre usée de la cuisine. Les mots lui viennent enfin et, dans un murmure, Julie articule faiblement : *bonsoir Henri*.

Julie est une battante et n'a pas lâché prise mais dans ce court instant de semi-inconscience elle a vu défiler toute sa vie. Comme c'est curieux, elle s'en étonne elle-même. Les récits de sa mère sur sa toute petite enfance dont elle n'a que très peu de souvenirs, suivis des joies et chagrins de son enfance et adolescence avant de rencontrer Henri. Il lui semble que c'était hier et pourtant de si nombreuses années ont passé. Se les raconter une fois encore sans vraiment les revivre, prendre un peu de plaisir en se souvenant des bons moments vécus, et survoler de nombreuses années de vie sans toutefois s'y attarder afin de ne pas raviver des plaies à peine refermées.

## 2

Tôt ce matin Joséphine, la mère de Julie, découvre les premiers frimas annonciateurs d'un hiver proche. Les arbres aux alentours sont recouverts de givre déposé par le brouillard durant la nuit. Ils semblent coiffés de perruques blanches poudrées et se détachent au-dessus d'un reste de brume. La nature s'est faite belle pour ce jour de la mi-novembre qui, pour elle, est exceptionnel. En effet, aujourd'hui Joséphine et Placide vont se marier.

Depuis quelques semaines la famille est en émoi. Tout est prêt ou presque car il reste à faire les petites choses de dernière minute. Heureuse et pleine d'entrain Joséphine se prépare tout en chantonnant. Elle voudrait tant que ce soit une belle journée, magnifique occasion d'inviter les amis et de se retrouver avec toute la famille proche et éloignée. Tous sont invités et Joséphine espère ne pas en avoir oublié. De longue date les parents ont prévu et nourri veau, cochon, agneaux et volailles à volonté. Depuis trois jours, la cuisine est animée à longueur de journée et les fourneaux ne désemplissent pas. Pâtés, tourtes, brioches, gâteaux et tartes s'y succèdent et dégagent des odeurs qui parfument la maison tout entière et vous ouvrent l'appétit.

Les hommes ne sont pas en reste. Ils ont nettoyé la grange où les parfums de foin et de paille s'entremêlent avec bonheur. Tout ou presque a été sorti. Carriole, fardier et charrue sont rangés bien serrés dans un coin de la cour. Devant les bottes de paille alignées le long du mur et empilées jusqu'au plafond un large espace est maintenant dégagé. À grands coups de balai de genêts, le sol apparaît propre et accueillant.

Quelques tréteaux sont installés rapidement sur lesquels de larges planches sont posées. Les femmes termineront le travail et les recouvriront de draps blancs avant de mettre le couvert.

Depuis de nombreux mois, Joséphine n'a pas ménagé sa peine, éclairée de sa lampe à huile elle a tiré l'aiguille jusque tard dans la

nuit. Son trousseau est terminé composé de linge de maison marqué de son chiffre et de jolies pièces de lingerie brodées avec soin.

Les invités partis de bonne heure arrivent, les uns après les autres, et ne refusent pas le café ou le vin chaud servi avec un morceau de brioche dorée. Il fait bon se réchauffer un peu. Pour tous c'est la saison morte, comme ils disent, pendant laquelle mis à part le bois on ne peut plus rien faire. Les labours sont finis et les vendanges sont faites. C'est le temps de repos un peu forcé qui permet de faire la fête sans regret. Rien ne presse ce qui n'est pas souvent le cas à la saison des semailles ou des récoltes.

Placide arrive à son tour suivi de sa famille. C'est maintenant l'heure de passer devant le maire et le curé. Le cortège se forme dans la cour dans un brouhaha de voix et de cris. Le futur marié donne le départ et s'avance très droit au bras de sa mère. Tous suivent derrière, deux par deux, et la future mariée termine au bras de son père cette longue succession de personnes.

La maison est proche du centre du village où se trouvent en vis-à-vis l'église et la mairie. Il est donc facile de s'y rendre à pied. Les carrioles de toutes sortes se sont alignées dans le pré. Les chevaux détachés vont paître tranquillement jusqu'en fin de soirée.

La file de la noce s'étire et s'allonge comme une grosse chenille qui n'en finirait pas de passer. Les rideaux des fenêtres sont tirés et les enfants apparaissent le nez collé sur le carreau le visage entouré de buée. De la main un petit espace a été nettoyé, juste pour voir. Les cloches se sont mises à sonner à toute volée. Sébastien, le garde champêtre, a quitté son tambour et tire avec vigueur sur les cordes en bas du clocher.

Joséphine et Placide semblent s'adorer. Tous deux sont très jeunes, à peine plus de vingt ans, et beaux à souhait dans leurs habits neufs. Des deux côtés les parents sont propriétaires fermiers et Joséphine quitte sa famille pour s'installer chez ses beaux-parents, déjà un peu âgés, au village voisin. Les familles se connaissent bien et s'entraident depuis plusieurs générations. A l'occasion de ce jour de fête, petits et grands espèrent se détendre et beaucoup s'amuser.

Les cérémonies terminées, les convives, cette fois par petits groupes, font le trajet en sens inverse. La chaleur n'est pas au rendez-vous, le soleil est sorti dissipant la brume mais ses pâles rayons sont trop faibles pour réussir à chasser la froidure.

Tous s'installent dans la grange où les tables sont dressées. Les mariés ne se quittent pas et naviguent au milieu de tout ce monde endimanché pour leur faire honneur. Costume, chemise à col cassé et cravaté, chapeau ou casquette, chaussé de noir, l'homme de ce jour-là paraît plutôt mal à l'aise dans sa tenue peu habituelle. La femme se défend mieux, fière de sa nouvelle toilette étrennée pour la circonstance et satisfaite des regards portés sur elle.

Joséphine et Placide remercient quelques cousins éloignés d'avoir fait un aussi long chemin pour venir se joindre à eux. Certains sont arrivés la veille, hébergés par d'autres membres de la famille. C'est aussi le moment, pour l'un comme pour l'autre, de faire un peu plus connaissance avec leurs invités qu'ils voient pour la première fois.

En file indienne, les cuisinières arrivent chargées de plats fumants et odorants. Elles sont précédées de jeunes garçons et filles, heureux de porter corbeilles de pain bis et pichets de vin rouge. Dès leur entrée applaudissements et cris de joie se font entendre à la vue de tous ces mets prêts à être dégustés. Double plaisir que celui des yeux et du ventre. Le maître de maison annonce d'une voix forte :  
- Assez bavardé, il faut maintenant passer aux choses sérieuses. A tous, bon appétit et servez-vous bien, il y en aura pour tout le monde.

Installé depuis un bon moment devant son assiette vide, son père ajoute :

- Ça c'est bien dit, ça serait temps, ce n'est pas dans mes habitudes de manger à une heure pareille.

En bout de table, le petit Jean lui répond :

- Oh ! Grand-père, aujourd'hui c'est la fête. Le jour de tes noces t'as pas dû manger bien tôt.

D'un geste un peu lent, grand-père lève le bras et repousse sa casquette descendue sur le front :

- Crois-moi petit, le repas, il n'y en avait pas. En ce temps-là on ne traînait pas ! Après les cérémonies, c'était déjà bien assez de temps perdu, vite on se changeait et on partait finir la journée, comme d'habitude.

Alors le petit Jean donne à tous le mot de la fin :

- Tu sais, grand-père, moi j'aime mieux être aujourd'hui.

A cet instant, sans s'être concerté, ayant la même pensée, dans un ensemble quasi parfait tous s'exclament : *ça pour sûr, c'est bien vrai.*

Les convives ont commencé à se servir et les assiettes garnies ont perdu leur blancheur. Volailles croustillantes accompagnées de



purée de pommes de terre et de légumes s'étalent et baignent dans la sauce. Le ballet des couteaux et fourchettes s'anime pour procurer beaucoup de plaisir à toutes ces bouches gourmandes. Les bavardages ont pour un temps cessé. Quelques mots percent ici ou là aux différents coins de table. Puis les discussions se ravivent au fur et à mesure que les assiettes se vident. A vrai dire, grand-père était loin d'être seul à ressentir un petit creux, pour preuve ce premier plat, sans doute délicieux mais plus avalé que dégusté par l'ensemble des convives heureux d'être à table.

Plus ou moins espacés, les autres plats de viande de toutes sortes sont suivis des salades et fromages avant une abondance de desserts. Les verres à peine vidés sont remplis à nouveau. La soirée déjà bien avancée, ils s'entrechoquent mêlés aux souhaits de longue vie et de bonheur. L'un après l'autre y va de son couplet, de son histoire ou de sa chansonnette. La fête bat son plein et pour un instant tous semblent vouloir oublier chagrins et soucis pour ne plus voir que le bonheur des jeunes mariés.

Le moment des adieux venu, familles et amis se quittent avec un peu de regret. Réchauffés par le vin et l'alcool de pays, légèrement alourdis de délices engloutis, ils repartent chez eux gais et joyeux en espérant se revoir bientôt pour une aussi belle fête.

Dès le lendemain la vie reprend avec les tâches journalières sans cesse renouvelées. A la ferme, une pièce pas très grande sur l'arrière de la maison avec vue sur le pré est devenue le domaine de Joséphine et Placide. Jusque-là ce dernier partageait sa chambre avec Jean son frère cadet. En prévision de l'arrivée de leur future belle-fille les parents avaient fait quelques travaux pour aménager une chambre pour leur plus jeune fils. A l'aide de quelques planches, deux cloisons avaient délimité un espace dans le grenier, côté cheminée. Il y ferait bon et à cet âge-là, avait dit le père, on n'a jamais froid. Devant la difficulté de percer les murs de pierre, côté pignon ou façade à l'est, l'ouverture d'une fenêtre avait été abandonnée. Après tout, la lumière n'était pas nécessaire dans une pièce faite seulement pour y dormir. Les rideaux ou volets mis en place étaient bien là pour l'empêcher de pénétrer. Une fois couché, Jean soufflerait la bougie utile pour la montée de l'escalier et se diriger dans le noir.

Quelques années s'écoulaient rapidement faites de petits bonheurs et de beaucoup de travail. Celui-ci ne manque pas à la ferme où il y

a toujours à faire. Joséphine en a l'habitude depuis sa petite enfance et rien ne lui pèse. Elle est jeune, vaillante et d'un caractère gai. Elle plaît à la mère de Placide qui l'a vue naître et les deux femmes s'accordent bien.

Un premier chagrin vient ternir ces jours de vie paisible et tranquille. Joséphine court au chevet de son père qui a pris un coup de froid. La fatigue accumulée durant des années l'a rendu fragile. La fièvre monte chaque jour. Une toux rauque et profonde l'affaiblit d'heure en heure et très vite la respiration se fait plus courte et difficile. Les soins prodigués sont sans effet. Joséphine le veille avec sa mère, et lui applique sur le front des linges humides. Il devient impossible de lui faire avaler la cuillère de sirop. A l'aide d'un perroquet elle réussit à peine à glisser un peu d'eau entre ses lèvres sèches. Le nez est pincé, les yeux cernés, les traits tirés. Le médecin est passé mais ne laisse que peu d'espoir à la famille : *il tiendra peut-être encore un jour ou deux, mais rien de sûr.*

Les choses sont dites. Joséphine dès le lendemain pleure son père qui, au petit matin, s'en est allé. Elle cherche à se consoler en se disant mieux vaut ainsi que de le voir souffrir.

Jean Baptiste, son frère aîné, resté célibataire, vit à la ferme avec les parents. Pour sa mère, qui peut maintenant se reposer entièrement sur lui, c'est une chance. Henri son second frère, tient le café du village et la famille au complet se retrouve chez lui, après l'enterrement. Les paroles de circonstance sont répétées et entendues de nombreuses fois : *C'est la vie et nous n'y pouvons rien, nous ne sommes pas grand-chose, il aurait bien mérité d'en profiter un peu,* phrases toutes semblables et sur toutes les lèvres.

Le temps s'écoule à nouveau et chaque printemps est annoncé par les corneilles qui se déplacent sans cesse la brindille dans le bec pour préparer leurs nids. Le soleil fait des apparitions de plus en plus fréquentes. La nature renaît, la brise parcourt d'un léger frémissement les feuilles tendres des peupliers et les troncs des bouleaux brillent de leur parure argentée. Les roseaux se reflètent dans l'eau où s'ébrouent canards au col vert et poules d'eau.

Jean a bien grandi et son aide est précieuse au moment des moissons. Petit garçon, très fier de la confiance que sa mère lui portait, il se contentait d'emmener aux hommes le panier garni du casse-croûte du matin. Ces derniers, dès l'aube, étaient partis la

faux sur l'épaule pour aller faucher le champ de blé. Au lever seul un café bien chaud était avalé rapidement et rien d'autre, à la fois pas le temps et trop tôt pour manger.

Vers les neuf heures, ils étaient heureux de voir arriver le petit. Une pause bien méritée pour ces travailleurs qui maintenaient durant plus de deux heures un rythme endiable. A leur ceinture pendait l'étui de cuir où se plaçait la pierre à fusil. Sans se concerter, au même instant ils s'arrêtaient pour aiguiser la lame. Par travée de cinq mètres, laissant entre eux environ la même largeur pour ne pas se gêner, ils avançaient sans se dépasser. Arrivés en bout, ils repartaient dans l'autre sens et entamaient la partie laissée de côté. Ils s'entendaient bien et aimaient travailler ensemble, en silence car l'effort fourni ne supportait pas de perte d'énergie.

Jean les regardait boire goulûment le vin frais avant de sortir le couteau de poche pour couper un morceau de pain, de lard ou de fromage :

- Bientôt, moi aussi je faucherai le blé. Ce n'est pas difficile.

Placide, de cinq ans son aîné, lui répondait :

- Ça paraît facile, mais vois-tu c'est un coup de main à prendre. Il faut trouver le mouvement régulier et la bonne inclinaison pour que la pointe de la lame ne s'enfonce pas dans la terre. Il faut aussi couper l'herbe ou le blé bien près du sol. Il te faudra apprendre et t'exercer plus d'une fois avant d'y arriver. Mais je suis sûr que tu réussiras si tu le veux vraiment. Maintenant, il nous faut y retourner, ce serait bien si la moitié était fauchée pour midi. Patiente encore un peu, dans une paire d'années tu pourras essayer. Ce sera vite là, tu sais.

Jean les observait un long moment et reprenait le chemin de la ferme. Il se plaisait dans les champs et aimait beaucoup les bêtes. L'idée de faire un autre métier ne l'effleurait pas. Prendre la place du père quand il serait fatigué et trop vieux pour seconder son frère, lui convenait parfaitement et sans vraiment y avoir pensé c'est ce qu'il souhaitait.

Cette fois, Joséphine n'a rien dit, tant la déception par deux fois fut grande. Sur les conseils de sa mère, elle s'est reposée un peu plus souvent évitant d'être debout toute la journée. Les trois mois sont largement dépassés et ce matin avant de se lever, l'enfant qu'elle porte a bougé. Elle attend avec impatience le retour de Placide pour lui annoncer la bonne nouvelle. Leur joie est immense. Toute la famille souhaite la venue de cet enfant et Joséphine doit prendre soin d'elle avant toute chose.

Placide fabrique de ses mains, au cours de nombreuses soirées le berceau en bois. De son côté avec patience, Joséphine tire l'aiguille, coud et brode la garniture de toile blanche, fine et douce. Elle veut pour son enfant un véritable nid beau et douillet. Les grand-mères tricotent brassières et chaussettes ou crochètent la couverture de laine ajourée.

Joséphine met au monde une jolie petite fille, noire de cheveux, le teint clair, au petit nez charmant légèrement retroussé. Des lèvres roses et charnues entourent une bouche gourmande qui déjà tête avec plaisir le sein de sa mère. Les yeux sont grands légèrement en amande mais il est trop tôt pour affirmer leur couleur, plutôt noisette semble-t-il. Le nourrisson, prénommé Élise, accueilli avec bonheur progresse rapidement. Le temps s'écoule bien vite et la série bien connue des premiers, est annoncée par la jeune maman attentive, le premier sourire, la première dent, et les fameux premiers pas.

Une fois encore l'automne est là et la petite Élise vient de souffler les deux bougies plantées dans le gâteau aux poires, son préféré. Une jolie poupée de chiffon faite par sa mère à la veillée ravit la petite fille. De dessous le bonnet, deux nattes de laine tressée sortent de chaque côté du visage. A leur extrémité un ruban rouge bien serré rappelle le rose des joues brodé à petits points. Les yeux sont bleus et la bouche toute rouge aussi ressort comme une cerise bien mûre.

Une robe à carreaux bleus et blancs à la jupe large et froncée laisse entrevoir la petite culotte de coton blanc. Les pieds sont recouverts de chaussons bleu foncé. La joie d'Élise à la découverte de cette petite merveille récompense largement Joséphine émue devant tout ce bonheur. Et le soir venu, Élise refuse de s'endormir sans sa poupée près d'elle. Avant de se coucher à leur tour, Placide et Joséphine ont un regard attendri vers le lit où repose leur enfant serrant dans son petit bras la poupée.

Au printemps suivant, Placide prend plaisir à suivre les cours d'eau pour y pêcher la truite. Il s'accorde peu de distractions mais depuis son enfance il est attiré par l'eau. Avec la fonte des neiges, abondantes cet hiver, les eaux ont monté. A certains endroits les cours d'eau sont sortis de leur lit inondant les prés. Le courant est

très fort, il faut être prudent car les eaux sont glacées. Placide est parti tôt le matin espérant ramener quelques bonnes truites. Il connaît les recoins où elles aiment se cacher. Parfois, c'est à la main qu'il les attrape, rapide comme l'éclair. Ils ne sont pas nombreux à réussir de cette façon. C'est pour lui comme un jeu et il est content d'y parvenir mais relâche bien souvent les petites moins futées que leurs aînées. Pourquoi les garder s'il y a vraiment trop peu à manger, mieux vaut les laisser grossir. C'est à cette époque qu'elles sont les meilleures, une chair ferme et pas grasse. Enfin, c'est son avis et son goût.

Ce jour-là, le ruisseau est devenu rivière. Torrent serait plus juste tant le courant est puissant charriant du bois mort avec violence. Il lui faudra redoubler de prudence. Placide a vu les eaux dans une telle furie une seule fois. Il y a près de vingt ans, il était encore tout gamin. Son père l'avait emmené et de loin il entendait gronder comme un bruit de tambour. Sur le pont, il avait eu très peur, avait serré la main de son père et voulait rentrer. Arrivé à la ferme, il avait raconté avec de grands gestes à sa mère montrant combien la rivière était grosse. Il n'avait pas eu le temps de voir disparaître le morceau de bois jeté par son père et emporté de suite. A sa mère qui reprochait au père de l'avoir emmené, celui-ci lui avait répondu : *je voulais lui montrer la puissance des eaux et le danger, il n'est jamais trop tôt pour cela et il se passera peut-être un quart de siècle avant que ça ne revienne.*

Placide s'en souvenait comme si c'était hier, c'est vrai qu'il avait eu très peur et jusque-là, il avait su rester prudent.

Il faillit renoncer mais poursuivit un peu plus loin où le lit élargi s'étendait davantage en creusant chaque année le côté droit de la berge. A cet endroit, la rive se trouvait en surplomb et il pensait pouvoir y jeter sa ligne juste en bordure où les eaux seraient moins tumultueuses. Il ferait un ou deux essais et renoncerait bien vite car son intention n'était pas de prendre des risques inutiles, simplement pour le plaisir.

Après quelques minutes, une fois en place, ayant choisi un endroit dégagé pour éviter d'accrocher la ligne en la lançant, s'étant assuré de la dureté du sol, Placide fit un premier essai. Les eaux étant plus profondes, le courant semblait tout emporter plusieurs mètres

devant lui, et il lui semblait qu'en bordure elles étaient moins fougueuses.

Bien décidé cependant à ne pas s'attarder, Placide fait un second essai. Un coup de vent survient juste au moment du lancement et la ligne s'accroche en bordure. Placide se penche pour la dégager et à ce moment le sol s'effondre et l'entraîne dans sa chute. Placide se retrouve dans l'eau glacée à moitié assommé, la tête ayant heurté un tronc d'arbre charrié par les eaux. Emporté à son tour, il s'accroche un peu plus loin à une branche basse et remonte sur la rive avec difficulté. Le choc a été dur et la tête lui fait mal. Épuisé, grelottant, il reste allongé un long moment. Il se lève avec peine, et commence à s'éloigner d'un pas pesant soutenant comme il peut sa tête qui lui fait très mal. Le chemin de retour est long et à chaque pas il ressent une douleur insoutenable semblable à celle d'une aiguille enfoncée dans son crâne.

Il veut réussir à regagner la maison. Parcouru de frissons, glacé jusqu'aux os, il avance comme il peut. Sa force et sa jeunesse lui sont d'un grand secours mais les efforts qu'il fournit à chaque seconde lui sont de plus en plus pénibles et la crainte de tomber sans jamais pouvoir se relever lui vient à l'esprit.

Alors il pense à Joséphine qui l'attend et à Élise qu'il aime tant. Pour elles il lui faut tenir et réussir. Il aperçoit enfin la maison au bout du chemin. Il ne faut pas s'arrêter là il est encore trop loin, personne ne le verra. Il sent que ses forces l'abandonnent et dans un dernier sursaut il continue et gagne quelques mètres, puis s'affale inconscient.

A ce moment précis Jean sort dans la cour et se dirige vers le pré. Il aperçoit son frère qui tombe et ne se relève pas. Il court vers lui et revient encore plus vite chercher du secours. Il tremble malgré lui et peut à peine parler. Il repart à toute vitesse poussant devant lui la brouette, suivi de Joséphine. Avec précaution ils chargent tous deux le corps inerte et trempé. Cette civière de fortune n'est pas l'idéal mais dans leur affolement ils n'ont eu qu'une idée, faire vite.

Ils reviennent lentement, pour éviter de trop le secouer. Le sang s'est coagulé au niveau de la plaie découverte en le soulevant. Incapables de dire un mot, tous deux ont peur. Placide si résistant, ce doit être grave pour qu'il soit dans un tel état. Les vêtements mouillés de la tête aux pieds prouvent la chute dans l'eau, mais tous deux se posent la même question, que s'est-il donc passé ?

Placide est allongé sur la table de la cuisine devant la cheminée où sa mère, en les attendant, a activé le feu. A proximité sur le dossier d'une chaise une chemise propre est étalée pour la chauffer. Joséphine a posé un coussin sous la tête et frictionne à l'alcool le corps et les membres transis. Habillé de vêtements chauds, Placide est recouvert d'une épaisse couverture. Jean est parti chercher le médecin. Pourvu qu'il soit chez lui et non pas dans quelque coin perdu de la campagne ! La voiture attelée se trouve devant la porte. Le médecin allait juste partir, demandé pour une naissance. Il passera avant par la ferme car c'est un premier enfant et il n'y a pas urgence.

Jean s'est installé impatient dans la voiture où les minutes d'attente lui paraissent longues. Placide a besoin de soins et tout de suite. En route, il explique au médecin dans quel état il a découvert son frère.

Se voulant rassurant, le médecin peu causant bougonne dans sa barbe : *c'est un solide gaillard, et jeune avec ça.*

Il n'en dira pas plus, ne voulant pas s'avancer avant d'avoir vu le blessé.

Le cheval, guidé avec souplesse, entre dans la cour. La porte de la maison s'ouvre et laisse apparaître Joséphine. L'angoisse se lit sur son visage. Placide n'a toujours pas repris connaissance.

Le médecin a quitté manteau et chapeau et sort de sa trousse ses instruments. Il examine maintenant avec soin et longuement ce corps inerte comme paralysé. Le pouls est rapide mais le cœur bat à un rythme régulier. Les membres commencent à se réchauffer. La plaie à la tête n'est pas profonde mais cela ne veut rien dire. Les conséquences d'un choc violent peuvent être grandes. L'inconscience prolongée est révélatrice de gravité. Il n'ose se prononcer. Il faut attendre et maintenir l'accidenté au chaud. Il repassera dès qu'il pourra même s'il est tard dans la soirée. De nouveau il rassure un peu, juste un peu : *sa jeunesse devrait l'aider à sortir de ce mauvais pas.*

Après son départ, tous se regardent, inquiets. Ils espéraient davantage mais apparemment le médecin ne sait pas combien de temps il faudra attendre à le veiller dans l'espoir d'un réveil. Il ne veut rien dire de plus quant à la gravité de son état. Il paraît très soucieux ce qui ajoute à l'angoisse déjà présente.

A peine arrivé avec le médecin, Jean est reparti de suite avec Élise assise dans une petite remorque à deux roues. Habillée chaudement la fillette est emballée avec sa poupée dans une couverture. Jean la conduit chez la mère de Joséphine, la Grand-mère Ninie. Jean a pour mission d'expliquer la situation et de demander à la grand-mère de la garder le temps nécessaire. La petite a bien compris les explications données par sa mère et dans son jargon elle a répété : *Papa bobo la tête, Papa fait dodo, pas bruit moi.*

Joséphine préfère être seule en ce moment où elle se veut entièrement disponible au chevet de Placide. Elle ne sait pas ce que l'avenir lui réserve. Le médecin l'a un peu rassurée en lui annonçant qu'aucun membre n'était touché et qu'il n'y avait aucun risque de paralysie. Mais cette léthargie qui se prolonge l'inquiète énormément. Ce n'est pas naturel, se dit-elle. Le front n'est pas chaud et sans retenue elle le couvre de baisers tendres et légers. Elle lui parle doucement, espère le sortir de ce sommeil par ces mots d'amour murmurés à l'oreille.

Sa belle-mère la regarde faire sans rien dire et s'approche à son tour. Elle prend la main de son fils et la serre tendrement dans ses mains noueuses et vieilles. Ses lèvres remuent à peine. Leurs regards un instant se croisent et toutes deux prient avec ferveur pour la guérison de l'être aimé et pour chasser l'angoisse qui monte en elles et leur serre la gorge. Unies par une même douleur elles ne se sont jamais senties aussi proches l'une de l'autre. Leur peur grandit avec les heures qui passent mais il leur faut être fortes et se soutenir. La mère fait d'énormes efforts pour ne pas laisser transparaître sa peur croissante. Elle sait que la gravité augmente avec la durée. Joséphine est pleine de vie et a une confiance quasi illimitée en la force et la jeunesse de son époux.

Dès le retour de Jean, un lit de fortune est installé dans la salle et avec précaution Placide est transporté. Il repose à présent sur un matelas recouvert d'un drap propre parfumé de lavande. Le médecin a donné les premiers soins et pansé la plaie. Joséphine a changé l'oreiller souillé de sang et il lui semble que Placide doit se sentir mieux. Il ne devrait plus tarder maintenant à revenir à lui.

La soirée s'est passée pour les deux femmes à veiller le malade, attentives au moindre signe de vie. Sans y penser, comme d'habitude elles ont fait chauffer la soupe et mis le couvert. Leurs gorges sont nouées et elles renoncent à manger davantage après quelques cuillerées avalées avec peine.



Il fait nuit depuis un bon moment, d'un noir profond. Pas de clair de lune ce soir où le ciel chargé de nuages épais s'est fait sombre bien plus vite. Le médecin avait promis de repasser s'il le pouvait mais les deux femmes n'espèrent plus sa visite. L'accouchement a sans doute pris davantage de temps ou peut-être a-t-il été appelé en urgence par une autre famille, les suppositions sont nombreuses.

Soudain, les sabots d'un cheval résonnent dans la cour où la grille d'entrée est restée grande ouverte. Inconsciemment l'espoir renaît comme si cet homme de l'art pouvait, uniquement par sa présence, combattre le mal ou l'emporter avec lui. Joséphine s'est précipitée ouvrant grande la porte et déjà elle murmure : *merci, merci de passer le voir, il se fait si tard*. Le médecin paraît fatigué et toujours aussi avare de paroles, il répond évasif : *j'ai été retardé*.

Il s'approche de Placide sans poser de questions. Il veut voir par lui-même. L'examen cette fois est plus rapide. L'état de prostration est identique. Ce n'est pas bon, plus de douze heures se sont écoulées et aucun signe de progrès. Il ne peut toujours pas se prononcer. Il faut attendre encore et ne rien faire si ce n'est le veiller.

- Je repasserai demain matin, dit-il, surtout n'hésitez pas à venir me chercher avant le jour si c'est nécessaire.

Il est reparti et Joséphine aurait tant aimé qu'il n'ajoute pas cette fin de phrase. Elle pense maintenant que le médecin craint le pire et qu'il n'a rien voulu dire. Elle repense à son père bien mal en point et si vite emporté.

Elle veut être seule cette fois près de lui et supplie sa belle-mère d'aller se reposer. Celle-ci n'insiste pas et accepte d'aller s'allonger. Dormir lui sera impossible mais demain et les jours suivants il lui faudra tenir et il ne faut surtout pas que les forces lui manquent. Elle va prier, prier très fort et implorer le Seigneur. Epargnez-nous, mon Dieu, d'un horrible malheur, laissez la vie à mon petit.

Il n'y a pas de plus grande douleur pour une mère que celle de perdre son enfant et malgré sa foi, elle a peur, très peur et ne peut trouver quelques heures de répit dans un sommeil réparateur.

Joséphine s'est blottie près de son époux qu'elle aime depuis sa tendre enfance. Tous deux avaient scellé cette amitié précoce par un premier baiser timide sur leurs joues se promettant l'un à l'autre pour la vie et jurant que rien jamais ne les séparerait.

Les années ont passé et leurs tout premiers sentiments devenus plus profonds ont renforcé leur attirance naturelle sans cesse croissante et de plus en plus pressante. Après une longue attente,

leur union fut pour tous les deux l'aboutissement parfaitement réussi de leur plus vif souhait. Un tel bonheur ne pouvait disparaître. Il était trop fort, ancré au fond d'eux-mêmes, solide comme un roc. Joséphine croyait en cet amour qui les unissait pour ne plus faire qu'un. De toutes ses forces elle voulait extraire le mal qui avait envahi le corps et l'esprit de son époux. Si vraiment elle l'aimait comme elle le pensait, elle devait réussir. Comme elle, Placide aurait tout fait pour la ramener à lui si en ce moment elle se trouvait allongée à sa place.

Les mots d'amour les plus doux coulent de sa bouche entrouverte inondant ce visage immobile tant aimé. Epuisée d'émotion et non de réelle fatigue, Joséphine a fini par s'assoupir. Soudain une sensation de froid l'éveille et elle s'en veut d'avoir dormi. En regardant l'heure à la vieille horloge, elle se souvient d'avoir entendu, bien éveillée, sonner les douze coups de minuit. Quatre minutes seulement se sont écoulées depuis. Elle cherche un châle de laine pour couvrir ses épaules et remet quelques bûches pour maintenir la chaleur de la pièce. Elle fait chauffer un peu d'eau pour se préparer une tasse de verveine. Une boisson chaude lui fera du bien. Cette sensation de gorge sèche comme serrée dans un étai se dissipera peut-être au passage du liquide diffusant un peu de chaleur. Elle ajoutera une cuillerée de miel qui rendra la boisson plus douce. Elle ajoute un peu d'eau pensant en proposer une tasse à sa belle-mère qui, elle en est sûre, ne dort pas.

Quelques instants plus tard, après avoir frappé deux petits coups à la porte de la chambre avant d'entrer, elle pose rapidement son chandelier sur la table de nuit. Son beau-père s'est endormi et ronfle bruyamment. Elle rassure de suite la pauvre femme qui déjà craint le pire. Attendrie par l'attention de Joséphine qui malgré son énorme souci pense à elle, elle accepte d'essayer de boire un peu, bien qu'elle n'en ait aucune envie. Joséphine redescend doucement pour aller chercher le breuvage.

Elle remonte cette fois le bol dans une main et le chandelier dans l'autre. Elle allume celui posé sur la table de nuit et ne s'attarde pas. Elle se tient à la rampe car ce n'est pas le moment de tomber.

Elle s'installe près de Placide et boit à petites gorgées. Sa gorge se desserre un peu et il lui semble que cette impression d'étouffement subie depuis le début de la soirée se dissipe légèrement. Son regard se tourne vers Placide qui a les yeux grands ouverts. Joséphine incrédule se précipite vers le buffet où se trouve

la lampe à pétrole qui éclaire faiblement toute la pièce. Elle s'approche du lit et passe et repasse devant le visage qui reste impassible. Elle n'a pas rêvé les yeux sont bien ouverts mais aucune réaction au passage de la lumière. Joséphine ne perd pas courage, pour elle c'est un début. Le reste va suivre. Ce grand corps inerte va bientôt se réveiller. De nouveau Placide va lui sourire puis lui parler et lui dire qu'il vient de faire un drôle de rêve. Tous deux vont s'enlacer longuement et leurs larmes de joie se mêleront à leurs baisers. Joséphine a sorti son mouchoir pour essuyer ses joues inondées de pleurs.

Elle reprend place sur la chaise paillée au pied du lit et attend patiemment. De temps en temps elle regarde son époux mais elle a cessé de le fixer constamment car à force elle finit par voir ses lèvres bouger. Illusion et fausse joie la dépriment davantage. Le médecin l'a dit : *attendre et ne rien faire*.

Les heures s'écoulent lentement et Joséphine voit poindre l'arrivée de la lumière du jour par les trous en forme de losange situés dans le haut des volets de bois plein. Depuis deux mois les nuits commencent à diminuer, il ne doit pas être loin de six heures.

La maison s'éveille avec le chant du coq. Joséphine entend les pas dans la chambre juste au-dessus d'elle. La porte s'ouvre et les parents de Placide arrivent les yeux interrogateurs. Ils s'approchent du lit, voient leur fils immobile comme la veille. La mère se penche pour l'embrasser et avec effroi recule d'un pas. De sa main doucement elle ferme les yeux sans vie. Le père ne dit rien mais il a compris. Placide les a quittés et la pauvre Joséphine ne l'a pas vu. Le corps est encore un peu chaud, cela vient juste d'arriver.

Joséphine n'accepte pas, elle s'accroche à l'être aimé désespérément. Avec beaucoup de tendresse sa belle-mère réussit à la détacher de Placide et toutes deux s'effondrent en larmes dans les bras l'une de l'autre.

Les journées qui vont suivre seront très douloureuses. La perte d'un être cher est toujours difficile à admettre et le chagrin ressenti ne peut être quantifié. Mais dans le cas présent ce sont tous les espoirs et projets de vie avec l'être aimé qui disparaissent. Un désarroi immense s'installe et seul le temps qui passe va atténuer la douleur et aider à la surmonter.

Joséphine reste à la ferme avec sa petite Élise pour seconder sa belle-mère qui en a grand besoin. Pendant de longs mois, amis, voisins et journaliers viennent aider le beau-père déjà bien fatigué.

Joséphine reporte toute son affection sur sa petite Élise, fruit de leur union, témoin de leur bonheur. L'enfant choyé l'adore et lui rend bien cet amour partagé mais ne comble pas le vide laissé par la perte si précoce de son cher époux. Tous deux ont vécu quelques années d'un bonheur intense à jamais disparu. L'accident n'est pas seulement réservé aux autres, telle est la destinée. Comme il lui manque ce compagnon choisi, aimé et chéri.

Peut-être aurait-elle mieux compris ou accepté ce départ si, moins cruel, il lui avait été annoncé par la présence d'un mal incurable. Sans doute, elle se serait battue, aurait lutté avec lui mais comment aurait-elle supporté de le voir souffrir ? Se retrancher derrière le destin en essayant d'amortir le choc d'une mort brutale est-ce plus facile que de se préparer chaque jour au départ de l'être aimé et constater en même temps sa totale impuissance ?

Les mois se succèdent lourds et douloureux. La famille, pensant bien faire, respecte son chagrin mais aussi la maintient dans un climat de tristesse. La période de deuil est terminée, mais il serait indécent de reprendre goût à la vie un peu trop vite, juste le droit de faire semblant d'être heureuse pour la pauvre petite qui ne comprend pas et n'a pas de chance. À trente ans, la jeunesse est là, bouillonnante, prête à éclater à nouveau au grand jour, mais il faut la contenir, la dompter, la dominer. L'inégalité éclate là encore. L'homme veuf ne peut rester seul, il a besoin d'une femme pour tenir la maison et élever les enfants quand ils existent. Il est donc d'usage de remplacer l'épouse disparue immédiatement. La veuve, peu importe son âge, doit porter le deuil, plusieurs années, parfois même au détriment de ses enfants. Elle peut se faire aider mais si l'occasion lui est offerte dans un délai jugé trop court pour retrouver un second mari, sa décision sera jugée sans indulgence et parfois avec mépris. La société est ainsi faite, les droits reconnus ne sont pas les mêmes pour tout le monde. Là où il y a nécessité ou un instant de plaisir sans conséquence pour l'homme, il y a faute pour la femme. Malheur sur elle, seule et non soutenue par ses semblables.

Deux années ont passé et Jean courtise une gentille Amélie. Les projets de mariage sont déjà bien avancés. La période de deuil terminée, Joséphine a l'intention de céder sa place à la jeune femme, juste après le mariage. Amélie est vaillante et vient souvent voir

Joséphine pour parler et en même temps aider un peu. Elle connaît maintenant les habitudes de la maison et pense s'habituer bien vite dans sa nouvelle famille.

Joséphine a pris l'habitude, depuis la mort de Placide, de rendre visite régulièrement à sa mère et bien souvent de passer vers elle l'après-midi du dimanche. La petite Élise l'accompagne et se familiarise très vite. Quelques semaines lui ont suffi pour oublier son père et ne plus jamais le réclamer.

Elle connaît bien la maison de la Grand-mère Ninie et surtout le buffet où elle range sa boîte en fer pleine de gâteaux. Ceux-ci, faits avec la peau du lait, sont croustillants et recouverts de grains de sucre qui croquent sous les dents. Élise les aime beaucoup et les réclame à chaque visite.

Il y a aussi Moutiss le chat noir aux yeux verts qui ne se laisse jamais attraper mais ses petites mains le caressent lorsqu'il est sur les genoux de Grand-mère Ninie.

Élise s'est aussi très vite habituée au tonton Baptiste, frère aîné de sa mère. Prénommé comme son père Jean-Baptiste, sa mère avait simplifié les choses en appelant son mari Jean et son fils Baptiste. La petite fait vite connaissance avec ce tonton qui, encore un peu gauche, la fait sauter sur ses genoux. Elle s'habitue au timbre de la voix plus grave, au chatouillis de la moustache lorsqu'il pose ses lèvres sur son front pour y déposer un baiser. Elle le suit au dehors et domine sa peur devant les oies le tenant par la main et de l'autre elle lance les grains vers les poules et poussins qui s'ébattent dans la cour.

Avant d'entrer dans l'étable qui lui paraît bien sombre, elle tend ses bras vers lui pour se faire porter encore un peu craintive devant ces grosses bêtes nommées Noiraude, Blanchette ou la Tontine, cadeau du tonton Adolphe. Elle sourira, quelques années plus tard, au récit de sa mère alors que toutes deux, assises auprès des vaches, de leurs mains douces et agiles elles soulageront les pis douloureux gorgés de lait.

Baptiste et sa mère sont prêts à accueillir Joséphine et sa fille. Cette idée les enchante, la Grand-mère Ninie se fait vieille et un peu de jeunesse et de soutien dans la maison seront les bienvenus. Baptiste, malgré les encouragements de sa mère, n'a jamais vraiment pensé à prendre une épouse. Il se sent déjà un peu vieux. Il aime

cette petite sœur partie un peu trop tôt de la maison. Il était heureux de son bonheur avec Placide, mais elle lui avait beaucoup manqué. Les rires, les chansons, les bouquets de Joséphine, sa présence dans la maison et sa joie de vivre si communicative, tout cela s'en était allé avec elle. Bien sûr, Joséphine a perdu de sa gaieté mais avec le temps, les plaies les plus profondes finissent par se refermer. Baptiste espère l'aider du mieux qu'il peut.

Joséphine laisse donc sa belle-famille avec promesse de revenir avec la petite le plus souvent possible. Les villages ne sont pas éloignés mais cette année Élise va pour la première fois rentrer à l'école. Elle quitte sans regret la ferme où elle est née car l'important pour elle est de suivre sa maman.

- Tu sais, grand-mère, maman m'a dit que je passerai les jours de vacances, quand il n'y a pas école, chez toi. Tu veux bien, dis ?

- Bien sûr, ma petite-fille, ce sera toujours ta maison.

- Alors, je vais avoir deux maisons, maintenant.

La carriole chargée de leurs vêtements mais aussi de quelques jouets et objets souvenirs s'éloigne et tous attendent qu'elle disparaisse dans le virage avant de rentrer. Là aussi, il faudra quelque temps pour combler le vide laissé derrière elles.